

Benoît Séverac

Tuer le fils


la manufacture de livres

PROLOGUE

Matthieu Fabas venait de demander à parler à son avocat et le commandant Cérisol savait ce que cela signifiait : il l'avait ferré, il ne lui restait plus qu'à porter l'estocade.

Solliciter un conseil juridique avait un seul but : retarder l'échéance. C'était une manière de reprendre son souffle, mais autant essayer de respirer sous l'eau. L'air ne viendrait pas. Au contraire, les poumons allaient se remplir de liquide et l'inspiration suivante entraînerait la noyade.

Chez Cérisol, cet instant d'excitation fut immédiatement suivi d'une espèce de mélancolie, comme un blues post-coïtal.

Il aurait dû exulter. Il avait lentement et méthodiquement accumulé les preuves contre Matthieu Fabas, il l'avait acculé, il allait à présent obtenir des aveux ; et si ceux-ci ne venaient pas, il avait assez d'éléments à charge pour transmettre son dossier à un magistrat qui prononcerait sa mise en détention provisoire.

Mais la nature de Cérisol était ainsi faite qu'il n'arrivait pas à se réjouir de la victoire de son équipe. Voir Matthieu Fabas se débattre dans la nasse ne lui procurait aucune jouissance. Au fond, il n'était qu'un gamin ; un pauvre gosse maltraité, débordé par sa haine pour son père.

Le scénario de son existence avait été monté à l'envers dès le départ. C'est le père qu'on aurait dû mettre derrière les barreaux quand Matthieu n'était encore qu'un enfant, avant qu'il soit trop tard pour tout le monde. Ça aurait évité à Matthieu de souffrir, à

son père de mourir assassiné ; ça aurait fait gagner du temps à la police et aux tribunaux, économiser de l'argent au contribuable. Seulement voilà, il aurait fallu que quelqu'un ait le courage de signaler les agissements d'un voisin ou d'un ami à la police. Il aurait fallu se dire que ça tournerait vinaigre, un jour ou l'autre, et qu'il était encore temps de faire quelque chose.

À chaque fois c'était pareil. Jean-Pierre Cérisol regrettait presque d'avoir eu raison. Pour un peu, il aurait dit « Désolé » à Matthieu Fabas.

Celui-ci s'était recroquevillé sur sa chaise et retenait ses larmes. Il fixait rageusement le sol d'où dépassait l'anneau métallique auquel il était enchaîné. Au final, il ne serait pas resté dehors très longtemps. Après une semaine de liberté, il repartait en prison.

Cérisol observa ses collègues. Nicodemo montrait des signes de lassitude. Le genre humain était décevant et il n'en était plus surpris. Il s'étonnait peut-être de continuer à en être affecté. Pourvu que cela dure, estimait-il ; tant qu'il aurait cette capacité à s'émouvoir, tout n'était pas fichu.

Grospierres, lui, semblait dubitatif. Il avait espéré que l'enquête fût bouclée rapidement, et maintenant qu'elle l'était, elle lui laissait un goût amer dans la bouche. Une impression d'inachevé, ou de temps qui file trop vite. Il se sentait moins léger tout à coup, comme s'il venait de prendre conscience que chaque cas résolu au cours de sa carrière lui ôterait un peu plus de son innocence.

Il y avait des prévenus pour lesquels le commandant Cérisol ressentait du mépris ou de l'inconfort, parfois de la colère ; Matthieu Fabas n'entraît pas dans cette catégorie.

Difficile d'expliquer pourquoi. Peut-être à cause de la résignation que Cérisol lisait sur son visage. Les causes et les conséquences de ses tribulations sur cette terre lui échappaient ; il n'en avait ni le contrôle ni la jouissance, alors à quoi bon se plaindre des désagréments ? Il n'était que le rouage d'une mécanique actionnée par d'autres, dont son père, lui-même broyé par elle.

Parfois, flic et criminel avaient en commun leur solitude et leurs

désillusions, mais leurs destinées les séparaient et il fallait bien que le premier confonde le second, coûte que coûte. Cérisol ne partageait pas le sort de Matthieu Fabas, mais ce soir, il se sentait comme un acteur accablé au moment du clap de fin.

– Voulez-vous un café ? demanda-t-il à Matthieu Fabas.

Celui-ci fit non de la tête.

– Un verre d'eau, par contre, je veux bien.

Il était courtois. Il n'avait pas dit « s'il vous plaît » mais le ton y était. Il en voulait au sort, à son père et peut-être à lui-même, mais pas aux policiers. Cérisol ne pourrait même pas s'appuyer sur l'animosité du jeune homme pour se débarrasser des scories de cette affaire.

Il préférait de loin les prévenus repousseurs, ceux qui vous insultent, crachent au sol ou même urinent contre votre bureau pour vous montrer ce qu'ils pensent de la police et de la justice... Ceux-là, deux ou trois verres de vin suffisaient à les oublier.

Matthieu Fabas serait plus difficile à ranger parmi les affaires classées.

Grospierres sortit du bureau. Il revint avec un gobelet d'eau fraîche.

Matthieu Fabas le but d'une traite et Grospierres retourna à la fontaine à eau.

Le téléphone sonna. Cérisol décrocha, laissa parler son interlocuteur et lâcha « On arrive », avant de raccrocher.

– L'avocat est là, dit-il en faisant un signe de tête à Nicodemo.

Plan Vigipirate oblige, on devait aller chercher les visiteurs dans le hall d'entrée.

Nicodemo se leva en soupirant. Il était le doyen du groupe et c'était systématiquement lui qui descendait au rez-de-chaussée. Pourtant, depuis l'arrivée du jeunot, il aurait été logique que ce soit à Grospierres qu'on demande de cavalier dans les couloirs de la PJ.

Quelques minutes plus tard, il s'effaçait pour laisser entrer l'avocat. On commençait à être serré dans ce bureau prévu pour deux. Une fois passées les formulations de rigueur, dont, notamment, la notification du motif de la garde à vue, l'avocat

regarda son client avec commisération. Un peu trop, au goût de Cérisol qui n'appréciait guère que la défense surjoue son propre rôle... Une des raisons qui lui avaient fait préférer la police à la justice au moment d'embrasser une carrière; ça, et le fait qu'il aurait fallu faire des études aussi longues que supérieures pour rejoindre la magistrature.

– Vous l'avez entravé? Était-ce vraiment utile? demanda-t-il.

Le chef de groupe désigna la fenêtre d'un mouvement de tête. Le bâtiment datait du XIX^e siècle, il était dans son jus, rien n'était aux normes.

– Vous seriez le premier à nous reprocher de ne pas l'avoir fait s'il lui prenait l'envie de sauter par la fenêtre.

L'avocat ne le contredit pas.

– Je souhaite avoir un peu de temps pour prendre connaissance du dossier.

Cérisol, qui s'attendait à cette requête, lui tendit le procès-verbal qu'il avait imprimé à son intention. L'avocat s'en saisit sans se donner la peine de le remercier.

Le policier soupira. « Ça y est, pensa-t-il, le clown est entré en piste, le cirque peut commencer! » Le manque d'originalité, le ballet réglé comme du papier à musique... Toute cette perte de temps sans surprise le fatiguait.

– Il va être inculqué pour meurtre, qu'il passe aux aveux ou pas.

– Je ne suis pas là pour m'entretenir avec vous, mais avec mon client, dit l'avocat. Donc, si vous pouviez nous laisser seuls à présent.

– Bien sûr.

Coup de menton en direction de Grospierres.

– Tu les accompagnes en cellule, s'il te plaît?

Une règle tacite veut qu'on ne laisse jamais un civil seul dans un bureau de la brigade. Dossiers en cours, armes... Il y a trop de choses sensibles. Les entretiens entre gardés à vue et avocats se font donc au sous-sol.

Grospierres détacha Matthieu Fabas et l'entraîna dans le couloir.

Ses collègues sortirent du bureau et eurent ensemble le réflexe de se diriger vers la machine à café.

– C'est ma tournée, annonça Nicodemo.

N'en déplaise à l'avocat, le commandant Cérisol avait raison ; Matthieu Fabas serait déféré dans la soirée, au pire le lendemain. Sa marge de manœuvre était étroite : faire valoir des circonstances atténuantes ou, avec un peu de toupet, tenter de jouer la carte de la légitime défense.

D'une manière ou d'une autre, le travail des policiers était quasiment terminé, et couronné de succès. Déjà, leurs collègues des autres groupes de la brigade criminelle, en apprenant que leur gardé à vue avait demandé à être assisté d'un *baveux*, les félicitaient en les croisant dans le couloir.

Cérisol faisait une grimace en guise de remerciements ; il ne se détendrait que lorsqu'il aurait des aveux signés de la main de Fabas, mais il était confiant.

CHAPITRE 1

Le craquement d'une latte du plancher y suffisait, le piétinement d'un merle sur les tuiles du toit, juste au-dessus de la chambre conjugale. Le sommeil de Sylvia Cérisol était aussi fragile que cela.

Cette fois, ce fut le klaxon d'une voiture. Sylvia se réveilla.

Son homme, endormi en chien de fusil, lui tournait le dos. Elle toucha délicatement son épaule. Un rituel qu'elle ne lui avouait pas. Peut-être le besoin de le savoir là, au risque de le réveiller.

La respiration de Jean-Pierre Cérisol flirtait avec le ronflement. Sylvia sentit sa peau frissonner sous la sienne.

Rassurée, elle se glissa hors des draps sans bruit ni remous ; seule Djouk l'entendit se lever. Depuis la cuisine, l'ouïe du labrador n'était jamais prise en défaut. Elle aussi aurait perçu le craquement du plancher et le piétinement du merle, mais ce furent les pas de sa maîtresse, hésitants, qui la firent réagir.

Elle vint l'accueillir au pied de l'escalier, impatiente que Sylvia apparaisse, inconsciente que les allers et retours de sa queue contre les barreaux de la main courante faisaient davantage de bruit que dix planches qui se rétractent ou cent merles qui s'ébattent.

Sylvia franchit la dernière marche, caressa le museau de sa chienne et lui intima de se calmer.

– Couchée, couchée, dit-elle sans conviction tout en se dirigeant vers la cuisine.

Djouk hésita, jaugea sa maîtresse, fit mine d'aller s'étendre à

sa place mais, estimant que l'ordre n'était pas franc, renonça et retourna lui faire la fête.

Sylvia n'insista pas. Après tout, si elle voulait aussi partager ses insomnies !

En temps normal, elle n'aurait pas cédé. Apprendre à obéir faisait partie de l'éducation d'un chien d'aveugle, même rompu à ses fonctions ; mais à quatre heures du matin, la volonté s'émousse et Sylvia n'était pas mécontente d'avoir un peu de compagnie. Elle se pencha vers sa chienne et l'enlaça. Djouk lui rendit son étreinte en enfouissant son museau sous les aisselles de sa maîtresse. Puis, elle la suivit à la trace alors qu'elle mettait de l'eau à bouillir et se préparait un thé. Sylvia vérifia qu'elle avait choisi la bonne boîte en humant son contenu : thé noir à la bergamote ; parfait pour commencer une journée trop tôt.

Ces insomnies étaient amères, car Sylvia n'y perdait pas seulement ses journées, préemptées par la fatigue qui en découlait, elle y perdait ses rêves. Or, il n'y avait que dans ses rêves qu'elle voyait. Cruauté réservée à ceux qui sont devenus aveugles après avoir joui de tous leurs sens jusqu'à un âge avancé, les souvenirs des formes et des couleurs se bouscuaient derrière ses pupilles mortes. Dans la journée, ils assaillaient Sylvia, lui faisaient sentir le manque. La nuit, elle les choisissait et jouait avec eux.

La nuit, elle partait en Touraine où elle avait grandi ; elle admirait les ondulations des blés sous les coups du vent ; elle s'amusait de voir le sol se dérober et se rapprocher alors qu'elle se propulsait sur la balançoire du jardin public ; elle plongeait dans le regard de Jean-Pierre, éternellement jeune ; elle s'octroyait le luxe de fermer les yeux pour se protéger de trop de lumière du soleil...

Là, dans cette réalité parallèle qu'elle nommait désormais « le vrai lieu », elle pouvait continuer à se fabriquer des souvenirs, alors que depuis plusieurs années, depuis qu'elle était plongée dans une obscurité totale, Sylvia avait le sentiment que le temps, au moment où la lumière s'était éteinte, avait pris fin. Son album de photos familial s'arrêtait l'année de ses trente ans. Après son

enfance, son adolescence et ses premières années de femme, c'était le vide.

Son propre reflet, dans le miroir de la salle de bains, était celui d'une jeune femme dont les traits ne seraient jamais altérés par les rides et l'affaissement des chairs.

Heureusement, il y avait la nuit, cette toile où les monstres les plus vils peuvent apparaître mais qui se pare des couleurs les plus vives quand on le désire fortement.

La nuit, Sylvia revivait. Elle reprenait le fil de son existence et de ses souvenirs. Mais ses phases de sommeil ne duraient jamais très longtemps, et un immense désarroi la saisissait chaque fois qu'elle en sortait.

Sylvia ne disait rien de ses insomnies à son mari ; un enquêteur au SRPJ de Versailles a suffisamment de soucis sans en rajouter dans la sphère privée. C'est ainsi que tiennent les couples de policiers. C'est aussi la raison pour laquelle ils sont si nombreux à se séparer. On met le couvercle pour tenir ; on courbe l'échine, et quand ça implose, il est trop tard, c'est un déversement de reproches, d'amertume, de regrets, de promesses non tenues...

Ce n'était pourtant pas le profil des Cérisol.

D'abord parce que Jean-Pierre était un mari prévenant. Même si, à l'instar de ses collègues, il avait du mal à se défaire du magma de ses dossiers, il ne reprochait jamais à son épouse de lui offrir une autre perspective, le soir venu. Une fenêtre sur la vie, quand le commissariat offrait une vue sur la mort. L'utopie contre l'écrasante réalité de la condition humaine.

Lui aussi ramenait chez eux des relents nauséabonds du commissariat, mais contrairement à la plupart de ses collègues, il acceptait de partager avec son épouse ce qu'il vivait dans sa journée de flic. En le verbalisant au lieu de le garder pour lui, il l'exorcisait et il accordait à sa femme un rôle que d'autres policiers, trop nombreux, refusaient aux leurs.

Ensuite, parce que Sylvia pensait que sa cécité représentait un tourment plus grand pour le couple que le métier de son mari.

Jean-Pierre l'avait rencontrée et était tombé amoureux d'elle alors qu'elle était une jeune femme en pleine santé. Immédiatement après leur mariage, elle avait déclaré une maladie orpheline, une de ces saletés congénitales, une dégénérescence rétinienne qui petit à petit l'avait rendue aveugle.

Sylvia se sentait coupable de cela. Non pas de la maladie dont elle était aussi victime, mais du mariage. Au-delà du handicap, sa cécité était une trahison faite au couple.

Pourtant, Jean-Pierre n'avait jamais failli, en tant que mari. Il se montrait toujours aussi amoureux, doux, aimant. À aucun moment il n'avait exprimé le moindre doute. Et il était resté.

Elle s'étonnait tous les jours qu'il ne soit pas parti avec une jeunette plus facile à vivre.

Quand elle en faisait part à Virginie, sa meilleure amie, celle-ci affirmait qu'elle n'avait pas à craindre qu'il la quitte.

– Ton mec est super et il t'adore.

– C'est vrai qu'il est super.

– Et toi aussi !

– Et moi aussi ! s'exclamait-elle en riant. Mais bon, c'est quand même lourd.

– Oui, c'est lourd, mais ton couple est immunisé, je te dis.

Pourtant, Sylvia continuait à se considérer comme un fardeau pour son mari. Et chaque matin, elle vérifiait en posant sa main sur son épaule qu'il était bien là.

Mais la raison principale qui finissait par apaiser ses questionnements nocturnes, après quelques gorgées de thé et quand le jour se levait enfin, c'était les collègues de son mari.

Jean-Pierre Cérisol aimait son boulot, mais surtout, il aimait ceux avec qui il le faisait.

Nicodemo, son vieux complice, était devenu un frère. Quand Cérisol le disait, ce n'était pas à la légère. Un frère, surtout celui que l'on se choisit, est toujours là, sans jugement, sans condition.

Et puis, il y avait « le petit », Grospierres, qui s'était invité dans la vie de son mari telle une évidence. Déjà, bien qu'il fût dans l'équipe depuis peu, Jean-Pierre l'aimait comme un fils.

Un fils qu'ils n'avaient pas eu.

Le trio était si fort, si stable, si uni, que malgré la fatigue, malgré la gabegie d'un système désespérant, les incohérences d'une hiérarchie dévorée par ses ambitions personnelles, malgré une administration infectée à tous les étages par la vérole du XXI^e siècle, l'ouverture de parapluie aiguë... Envers et contre tout cela, Cérisol continuait à se rendre à son travail parce qu'il savait qu'il allait y retrouver ses amis, sa bande. Le groupe B du service Police criminelle du SRPJ de Versailles. Celui-là et aucun autre.

Sylvia aimait son mari. Elle l'aimait quand il était présent, tout à elle, parfois bougon, parfois enjoué et espiègle. Versatile, volubile. Mais elle l'aimait aussi quand il était absent, tout à son métier, parce qu'elle savait qu'il y mettait la même ardeur et la même bienveillance. Il était un. Il exerçait sa profession comme il menait sa vie privée, avec soin, délicatesse et empathie, et avec implication, pour ne pas dire zèle, un mot souvent associé à « borné », ce que Jean-Pierre n'était pas.

Il faisait partie de ces flics qui le sont devenus non pas pour sauver la veuve et l'orphelin – ceux-là ne tiennent pas, ils meurent en même temps que la veuve et l'orphelin, parce que dans la vraie vie, les veuves et les orphelins sont des proies faciles et périssent, dans la vraie vie les salauds gagnent – mais pour restaurer un peu d'équilibre dans les rapports de force, pour repousser la barbarie. Sans prétendre la défaire, mais la contenir, quelque temps encore.

Pas partout, mais par endroits.

Sylvia soupira. Le thé commençait à faire effet.

Djouk vint poser son museau sur ses genoux. Sylvia se mit à lui caresser la tête et ses dernières angoisses cédèrent.

CHAPITRE 2

*Cahier de Matthieu Fabas – Centre de détention de Poissy
Dimanche 12 novembre 2017*

D'après les juges, j'ai commis un crime homophobe.

J'admets que ça y ressemble.

Je n'ai jamais rien eu contre les gays. D'ailleurs, j'avais un copain homo au lycée.

Pour autant, je reconnais que si celui que j'ai tué n'avait pas été gay, je ne l'aurais pas choisi comme victime et il serait toujours en vie. C'était donc bien l'assassinat d'un homosexuel parce qu'il était homosexuel. Cependant, je ne suis pas d'accord avec les intentions que la cour a voulu me prêter : ce n'était pas un acte commis par quelqu'un qui en avait après les homosexuels, donc pas un crime homophobe.

Heureusement, les rapports psychiatriques ont joué en ma faveur. Je n'ai pris que quinze ans. Ça peut paraître beaucoup, mais étant donné qu'ils ont retenu la préméditation, je m'en suis bien sorti.

Enfin, « sorti », c'est une façon de parler.

Si tout va bien, je serai libéré dans dix-huit mois.

C'est l'hiver. Depuis quelques jours, le froid est mordant. L'infirmier ne désemplit pas.

Dehors, les chasseurs doivent être en train de nettoyer leurs fusils pendant que les chiens engraisser. Je pense à cela parce qu'on était chasseurs dans la famille, et on avait des chiens. Mon père traitait mieux les siens que son propre fils. Je les détestais.

On habitait en ville, mais mon père chassait. C'est une activité rare, pour un citoyen. C'est parce qu'on vivait dans une de ces fermes au milieu des champs, rattrapées par les lotissements. « L'urbanisation galopante, l'artificialisation extensive des sols », comme on le déplore aujourd'hui dans les médias.

La propriété appartient à ma famille depuis des générations. Ça remonte à avant la Première Guerre mondiale. C'est mon grand-père qui a commencé à vendre nos terres aux promoteurs, petit à petit.

Aujourd'hui, nous possédons encore un grand jardin, et une meute. À l'époque, mon père l'avait installée dans de grandes niches collectives, des espèces de cabanes grillagées. Je ne sais pas s'il a toujours ses chiens, ni même s'il chasse encore. Il n'en a pas parlé les rares fois où il est venu au parloir, alors que c'était son sujet de conversation préféré. Ça et la moto.

Quand il faisait encore le déplacement, au début, il n'était guère bavard. Je sentais bien que c'était une corvée pour lui.

Il ne vient plus depuis des années.

Il a fait cet effort les premiers temps, parce qu'il ne voulait pas qu'on lui reproche de ne pas accomplir son devoir de père, mais au fond, je lui importe peu. Il désapprouve ce que je suis. Un tueur. Un vulgaire assassin.

Je lui parlais de mes journées à l'atelier de ferronnerie où je suis soudeur, des activités du soir, de mes cours par correspondance pour passer des diplômes universitaires, mais ça ne l'intéressait pas. Nous ne partagions déjà pas grand-chose avant ; à présent nous sommes deux étrangers.

Un jour, quand j'étais encore au lycée, j'ai tué un de ses chiens. Je lui ai donné un grand coup de pied dans le ventre. Le chien a gueulé. Je l'ai frappé à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il s'affale

et se mette à haleter. De plus en plus bruyamment, puis de plus en plus discrètement. Puis plus rien.

Mon père, qui ne portait pas les vétérinaires dans son cœur, ne l'a pas fait autopsier pour savoir ce qu'il lui était arrivé. À quoi bon déboursier pour un clébard mort de toute façon ?

Peut-être que je lui dirai que c'était moi, un jour. Peut-être s'en doute-t-il, aujourd'hui, vu ce que j'ai fait.

Dehors toujours, au jardin des plantes, les canards se carapotent sous les berges du bassin.

Emmitoufflés dans leurs blousons, bonnet vissé sur la tête et gants remontés jusqu'aux coudes, les gamins s'époumonent en tirant des penalties imaginaires. Lucarne à chaque frappe.

J'aime bien penser à ce genre de choses. Les dimanches matin heureux en famille.

Ici, dedans, front collé à la vitre, je regarde mes codétenus tourner autour de la cour n° 4. Leurs thorax recrachent une fumée de locomotive à vapeur. Ça me fait penser au Far West. Quel temps fait-il dans l'Arizona en ce moment ?

Est-ce que je pourrai un jour chevaucher à travers les plaines d'Amérique, et danser avec les fantômes de Crazy Horse ou de John Wayne ?

Je lis beaucoup d'histoires sur les cow-boys et les Indiens.

Mais j'ai l'impression d'arriver trop tard, d'être né à une époque où les héros n'existent plus.

De toute façon, même s'il en restait un, mes chances de le rencontrer se sont évanouies le jour où ils m'ont mis en prison.

Putain, qu'est-ce que je m'emmerde ! Heureusement, après Noël, commence l'atelier d'écriture auquel je me suis inscrit. J'espère que je serai autorisé à y participer.

CHAPITRE 3

– Voilà l'équipe de nuit, lança joyeusement Jacques Huysmans, le maître des lieux, en voyant Patrick Fabas débarquer dans son atelier. Ça faisait un bail !

Les deux hommes se serrèrent la main. Patrick Fabas n'avait effectivement plus mis les pieds à l'ancienne imprimerie depuis longtemps. Pourtant, c'est là, à Vanves, dans une rue tranquille, que les membres du RSMC se retrouvaient les soirs de semaine. Qui aurait soupçonné qu'à deux pas du parc des expositions de la porte de Versailles, ce quartier résidentiel presque bourgeois abritait un des clubs de motards les moins recommandables de la planète « deux-roues » ? Pas des Hells Angels, mais pas le genre qu'on avait envie de croiser sur la route non plus.

Patrick Fabas s'y faisait de plus en plus rare. Ses camarades ne savaient pas à quoi attribuer cette désaffection, mais nul n'osait lui en faire le reproche. Patrick, en tant que membre du bureau du RSMC, ne devait rien à personne. Il avait fait ses preuves.

– J'ai été pas mal pris, ces derniers temps. Comment tu vas ?

– Ça irait si je n'avais pas de tels tas de merde à réparer !

Jacques Huysmans était le mécano attitré du RSMC. Il désigna une BMW rutilante sur sa béquille centrale.

– Quelle bande de connards !

– Qui ?

– Ceux qui achètent ces merdes à ce prix-là, dit-il en regardant de travers un des membres du club qui baissa les yeux. Ceux qui

les fabriquent sont des ânes, mais pas autant que ceux à qui ils les vendent ! C'est une honte, ça tombe tout le temps en panne, c'est de la meerde.

Patrick Fabas sourit. Jacques ne changeait pas. Pour lui, il y avait le Graal (Harley Davidson), l'acceptable (les anglaises) et le regrettable (les japonaises, les allemandes et les italiennes, dans un ordre décroissant de mérite).

Les autres, les espagnoles, les indiennes, et, comble du ridicule, les marques venues de l'Est, étaient tellement méprisables qu'il ne les nommait même pas.

C'était un sujet de discussion sans fin avec Patrick Fabas, fan, lui, des japonaises des années 1970.

– Pourquoi tu te fais chier à les réparer ?

– Pff.

Le chef d'atelier eut un geste las qui signifiait « Je suis trop gentil ». Il était surtout un génie de la mécanique et ne pouvait s'empêcher de réparer tout ce qui était en panne.

Il ramassa son chiffon grasseyé et marmonna quelque chose avant de se replonger dans le *flat-twin* de la bavaroise. Patrick Fabas éclata de rire.

Autour des deux hommes, un petit cercle d'aficionados s'était formé, comme toujours lorsque leur président s'énervait sur une bécane. Rares étaient ceux qui, comme Patrick Fabas, étaient autorisés à rigoler de lui. On se gardait bien de renchérir ou de s'exprimer trop ouvertement ; mais Patrick Fabas était un des membres fondateurs, ex-président. Une légende du club, en quelque sorte.

Les gars arrivaient par grappes, une caméra de surveillance vérifiant les identités de quiconque sonnait à la porte d'entrée.

Puis, une fois dans la place, on sortait les canettes de bière avant de commencer à discuter.

Les sujets étaient toujours les mêmes : un subtil mélange de mécanique et d'idées radicales sur l'aide sociale aux chômeurs, l'immigration et la peine de mort. L'Europe et ses règles liberticides constituaient un autre marronnier. Les membres du RSMC

emmerdaient Bruxelles ; ils fumaient et trinquaient à la santé des technocrates tant qu'ils pouvaient encore le faire. « Tu vas voir qu'après les espaces publics, ils vont nous interdire de fumer chez nous ! » revenait souvent. « Bientôt, on va nous dire comment nous y prendre pour baiser nos gonzzesses ! » était également une réplique récurrente.

Jacques Huysmans, qui connaissait la passion de Patrick Fabas pour la mécanique, lui montra une vidéo sur son smartphone.

– Tiens, regarde ça, dit-il.

Jacques Huysmans s'était filmé en train de déposer un vilebrequin déformé par un serrage extraordinaire. On aurait dit que l'intérieur du moteur avait été pris de convulsions avant de mourir dans d'atroces souffrances. Patrick Fabas siffla d'admiration.

– Le type m'appelle et me dit : « Je ne comprends pas, elle veut plus démarrer. » Je lui demande s'il a remarqué quelque chose d'inhabituel. Il me répond qu'en effet, maintenant que j'en parle, il y avait comme un bruit depuis quelque temps. Tu sais ce que j'ai trouvé dans le carter d'huile ?

Patrick Fabas connaissait son ami par cœur, il savait que la réponse suivrait et qu'il ne fallait surtout pas gâcher l'effet recherché. Il se contenta de faire non de la tête.

– Rien, justement. Pas une seule goutte d'huile. L'abruti roulait depuis 300 bornes sans huile. « Y a comme un bruit », tu m'étonnes ! Et en plus, il s'est mis à gueuler après le fabricant en disant que le voyant aurait dû s'allumer ! Même pas foutu de vérifier ses niveaux avant de prendre la route. Les gens sont des cons, je te le dis, les gens sont des cons !

Les membres du RSMC avaient tous une bécane en réfection ou en cours de customisation chez eux. Après une première tournée, ils décapsulèrent une deuxième bière et sortirent leurs smartphones pour se montrer des photos de moteurs ouverts, ou donner à entendre l'enregistrement audio d'un cliquetis afin de déterminer s'il provenait de la chaîne de distribution ou des soupapes.

C'était déjà comme ça il y a vingt ans – les smartphones en moins – quand Patrick Fabas avait fondé le RSMC. La passion

était inaltérée. Seule la technologie avait changé. À l'époque, ils échangeaient des magazines et des jeux vidéo de simulation de conduite ; aujourd'hui, ils se rencardaient sur les dernières applis permettant de calculer l'angle d'inclinaison de la bécane en lien avec la trajectoire indiquée par le GPS de Waze, ce qui leur permettait de comparer leurs performances : telle courbe sur le péri à telle vitesse avec une inclinaison de tant de degrés. Ça alimentait les conversations jusqu'à la troisième canette.

Un des novices en offrit une à Patrick Fabas qui, comme Jacques Huysmans, déclina.

– Whisky tourbé pour lui, dit Jacques Huysmans. D'ailleurs, je vais trinquer avec toi. Ça fait trop longtemps que cela ne nous est pas arrivé.

Il fit un clin d'œil à son ami tout en l'observant à la dérobée. Le vieux briscard savait ce qui turlupinait Patrick Fabas : la libération, très proche, de Matthieu. Avoir un gamin en prison vous change un père. Au RSMC, on n'abordait pas les questions d'ordre privé ou familial... La plupart des membres ignoraient seulement que Patrick Fabas avait un fils ; mais Jacques Huysmans comprenait les hommes presque aussi bien que les moteurs.

Patrick Fabas regarda les autres ouvrir leur quatrième canette. Il se servit un deuxième whisky, double cette fois.

Il fut un temps où, malgré la fatigue due aux trois-huit, malgré le gamin qui s'élevait seul à la maison, il était là presque tous les soirs, et il mettait la même ardeur que ce soir à se saouler.

Quand ils avaient fini de refaire le monde sans immigrés, sans homos et sans altermondialistes, ils avaient une excuse pour ouvrir une cinquième roteuse. Et vers 11 heures du soir, passablement éméchés, ils rentraient chez eux.

– C'est pas plus con que regarder la télé ! affirmait-il à l'époque.

Parfois, quand ils avaient un peu trop tisané, ou qu'ils étaient en joie ou, au contraire, un peu plus déprimés que de coutume, ils faisaient un détour par *Bicoland*.

Le RSMC, c'était le côté obscur de la moto. Pour l'amour des vieilles bécanes et les discussions gériatriques, il y avait les copains

des Old Timers, que Patrick Fabas avait aussi cofondé avec son meilleur ami Bruno.

Au RSMC, il assouvissait des passions et des instincts plus honteux : les armes et la haine, conditions requises pour pratiquer le sport favori de la horde du RSMC, à savoir la chasse à courre à deux roues.

Les proies étaient facilement reconnaissables : elles avaient souvent moins de vingt-cinq ans, le cheveu crépu et le teint qui allait du gris à l'ébène.

Une fois, Bruno et Patrick s'étaient engueulés à ce propos. Il n'y eut pas d'autre dispute entre les deux hommes au cours de toute leur amitié, mais elle fut violente. Bruno comprenait les motivations du RSMC, il n'était pas loin de partager leur vision des choses, mais il était pragmatique et légaliste. Il estimait qu'agir en dehors de la loi était contre-productif.

– Vous sapez tout le travail qu'on mène pour changer l'image des motards.

– J'en ai rien à branler. Les gens pensent ce qu'ils veulent.

– On bataille depuis des années pour que les gens nous voient autrement que comme des voyous.

– La moto n'a pas vocation à devenir respectable. Que les connards en voiture nous craignent, je dis tant mieux !

– Putain, mais tu t'entends ? On dirait un ado. Toi et tes collègues du RSMC, vous êtes vraiment des attardés.

Ce jour-là, Patrick et Bruno en étaient venus aux mains. Après ça, ils ne s'étaient pas parlé pendant plusieurs semaines.

Patrick Fabas soupira. Ce soir, il avait besoin du RSMC, pas de Bruno et de sa morale, même si au fond il savait que c'était lui qui avait raison.

Bruno et Patrick Fabas n'avaient plus évoqué la question ; ce dernier avait beau jurer que lui et ses potes du RSMC n'avaient jamais franchi la ligne blanche, qu'à aucun moment il n'avait été question de tuer le gibier mais de l'épuiser et le dégoûter de s'installer dans le quartier, Bruno savait pertinemment que

TUER LE FILS

le jeune Guinéen retrouvé mort il y a quelques années près de Rungis n'était pas décédé de causes naturelles.

Le bruit avait couru que des motards étaient présents au moment du meurtre. La police n'en avait pas eu vent. En tout cas, pas officiellement. Mais Bruno, lui, savait. Patrick avait beau nier, il avait fait des choses dont il n'était pas fier et vivait aujourd'hui avec ce poids sur la conscience.

Il se consolait en se disant que c'était avant. Aujourd'hui, il s'était rangé des bécanes ; il ne participait plus à de telles descentes.

Le geste de son fils avait tout changé.

CHAPITRE 4

Cahier de Matthieu Fabas – Centre de détention de Poissy Jeudi 14 décembre 2017

Sem est content de lui. Voici deux jours qu'il a intégré le bâtiment H. Détention moins rigide. Régime pré-relaxe. Ils ont le droit de traîner jusqu'à 23 heures dans les parties communes, au lieu de 19 heures dans le reste de l'établissement. Ils ont accès à un jardin potager... Les règles sont beaucoup plus souples. C'est l'antichambre de la liberté conditionnelle.

Sem se pavane aujourd'hui, mais il y a peu de temps encore, il n'en menait pas large. Il n'y croyait plus. Il faut dire qu'il n'avait pas beaucoup d'atouts dans sa manche : pour commencer, il est gitan, ce qui n'est pas toujours un avantage ; son deuxième handicap est physique : Sem est un Gitan affligé d'un faciès de boucher ; mais surtout, le plus gros obstacle à la liberté conditionnelle est son statut de meurtrier de bonne femme. Même si les détenus sont plus cléments lorsqu'il s'agit d'une épouse légitime, Sem avait un lourd passif qu'il a eu du mal à faire oublier au juge d'application des peines.

Cependant, il n'a pas baissé les bras. Malgré les refus répétés de l'institution, il n'a pas manifesté sa colère et sa haine du système ; il s'est tenu à carreau et il a enfumé tout le monde. Mais je sais, moi, qu'il n'a jamais exprimé de regrets pour ce qu'il a fait. Au contraire, il est resté constant dans son interprétation des faits :

selon lui, si sa femme est morte – il ne dit jamais « Si j'ai tué ma femme » – c'est sa belle-mère qui en porte la responsabilité. Il a massacré la mère de ses enfants à coups de poing, mais c'est la faute de sa belle-mère qui habite là-bas, en Espagne.

– Elle a monté sa fille contre moi ! Elle l'a poussée à me faire trois gosses pour toucher les allocs, et dès que la troisième est née, elle lui a glissé à l'oreille que je n'étais qu'un bon-à-rien, qu'elle ferait mieux de divorcer, qu'elle n'avait plus besoin de moi maintenant. Alors, j'ai vu rouge. J'ai dérapé, c'est sûr, mais si sa mère ne lui avait pas monté le bourrichon, on n'en serait pas là.

On lui rétorque que c'est sa femme qui est morte, et que c'est lui qui l'a tuée. C'est lui qui est en tort, pas sa belle-mère.

– T'as raison, admet-il. J'aurais mieux fait de zigouiller la mère.

Ça, ce sont des discussions entre nous... Parce que devant le juge ou le personnel du SPIP¹, il tient un autre discours, évidemment, ponctué de repentance et de contrition. C'est à mourir de rire. Sem est un piètre acteur ; ce n'est pas possible qu'ils aient cru à son baratin !

En attendant, il sort dans quelques mois, et d'ici là, il est affecté au bâtiment H. Il faut croire qu'à force de lécher les bottes de la mère Barbier et le cul des matons, ça a fini par payer.

Heureusement que j'ai un boulot, sinon, toutes ces bonnes nouvelles concernant les autres me mineraient. C'est comme ça en prison : on n'est jamais content pour autrui. On ne pense qu'à soi. Quand la chance sourit à l'un de nous, on ne le supporte que parce que cela nous rappelle qu'une embellie est encore à espérer. Statistiquement, le bonheur se rapproche un peu plus chaque fois qu'un de nos camarades tire la bonne pioche.

On est vernis, à Poissy ; on a quasiment tous un travail. Ça nous occupe, ça nous fait un petit pécule, ça aide à cantiner. Mais ce n'est pas pour cette raison que nous cherchons à dégoter un job à l'usine du centre... C'est pour éviter de devenir dingue.

1. Service pénitentiaire de probation et d'insertion.

On aura aussi cet atelier d'écriture, bientôt. L'expérience a déjà été tentée, il y a des années. Puis abandonnée, faute de moyens.

La directrice adjointe a convoqué tous ceux qui se sont inscrits. Elle nous a fait un sermon.

– C'est une opportunité que vous devez saisir, tous les centres de détention n'offrent pas de telles activités à leurs pensionnaires.

J'ai toujours adoré cette expression, « pensionnaires ». À croire que nous sommes les clients d'un hôtel de luxe dans une station balnéaire !

Elle nous a donc prévenus : à la moindre incartade, au moindre incident, l'atelier sera stoppé net.

– Souvenez-vous de ce qui est arrivé avec les combats de boxe.

Le rappel était inutile, on a tous à l'esprit les événements survenus il y a deux ans. Un des surveillants, ex-champion de boxe, éducateur sportif à ses heures perdues pour les gamins des quartiers, a monté un club de boxe au sein du centre de détention dans l'espoir de canaliser l'énergie de certains loulous qui posaient problème. L'activité a connu un tel succès, avec « des répercussions sur la discipline qui se sont traduites par une baisse considérable des actes d'incivilité » – autrement dit, il y a eu deux fois moins de bagarres qu'avant –, que ça a fait tache d'huile. D'autres établissements l'ont sollicité pour qu'il fasse la même chose chez eux. De fil en aiguille, il a eu l'idée de monter un championnat interprisons, et a obtenu la permission de sortir certains détenus à l'occasion des matchs.

Un jour, deux d'entre eux en ont profité pour se faire la belle. Non seulement les sorties ont été annulées, mais l'activité boxe a été arrêtée.

Quand les fugitifs ont été rattrapés après quatre jours de cavale, ils ont été mis au mitard. À leur sortie du trou, ils ont servi de punching-ball aux boxeurs privés de ring.

Depuis, tout divertissement, même encadré, est vu d'un sale œil.

J'espère seulement que ma demande de participation à l'atelier d'écriture sera acceptée. Ils peuvent refuser de façon arbitraire,

TUER LE FILS

juste pour me faire chier ; ils n'auront même pas besoin de justifier leur décision.

C'est ça, la prison : non seulement on te prive de liberté, mais on peut t'infliger ce genre de petites frustrations. Ils doivent craindre qu'on se plaise trop entre leurs murs et qu'on abuse de leur hospitalité.

Il y en a, dehors, pour considérer que nous jouissons de conditions bien trop confortables.

« Ils ont même la télévision dans leur cellule ! » ai-je souvent entendu.

Comme si la télévision rendait libre.

CHAPITRE 5

Patrick Fabas était sur le point de s'endormir dans son canapé lorsqu'il crut entendre le timbre de la sonnette. Il coupa le son de la télévision et tendit l'oreille.

Deuxième coup de sonnette.

« Il est revenu, ce con ? »

L'horloge du lecteur DVD indiquait 22 h 32.

Déjà, cet après-midi, son fils Matthieu avait débarqué chez lui au moment où les échappés de la quatorzième étape étaient en train d'attaquer le mont Ventoux. L'un des moments forts de la grande boucle. Il avait dû le foutre dehors *manu militari*.

Troisième sonnerie, prolongée.

– Fait chier.

Le Tour, c'était sacré pour Patrick Fabas, mélange de torpeur estivale et de ferveur nationale, jouissance d'assister aux efforts surhumains des cyclistes harassés de soleil pendant qu'on sombre soi-même dans son canapé. Et puis, un vélo, ça restait un deux-roues aux yeux d'un motard, donc respect.

Ce soir, au moins, Matthieu ne risquait pas de gâcher grand-chose : à la télévision, c'était le grand bêtisier de TF1. Les chaînes rediffusaient ce qu'elles avaient généré de plus con pendant l'année.

Quatrième sonnerie. Cette fois, Patrick Fabas se leva. Il lui avait pourtant dit de ne pas remettre les pieds ici.

Le journal intime de Matthieu trônait toujours sur la table de la salle à manger. Patrick Fabas avait hésité à le foutre directement

à la poubelle, puis l'avait abandonné là, mais pas question qu'il le lise !

Matthieu n'avait donc pas changé en prison : toujours le même pleurnicheur avec le même besoin d'expliquer, de produire des mots... Probablement pour se plaindre des mauvais traitements infligés par son père depuis sa prime enfance ! Comme si ressasser ses malheurs pouvait résoudre quoi que ce soit ou l'exonérer de sa propre responsabilité... Comme si Patrick Fabas avait demandé à se retrouver seul pour élever un gamin !

Un gosse de six ans ne peut pas se remettre de la mort de sa mère ; mais un adulte ne peut pas non plus ruminer l'événement toute sa vie et se soulager en blâmant son père... Même si c'est lui qui conduisait ce soir-là, et qui avait perdu le contrôle de la voiture.

Au lieu d'apprendre à vivre sans elle, Matthieu avait attendu de son père qu'il tienne aussi le rôle de mère, sans voir qu'il n'était pas ce genre de papa.

Cinquième sonnerie.

Contrairement à ce qu'il avait imaginé, Matthieu avait trouvé le courage – ou le culot ! – de se présenter à sa porte. Courage dont il n'avait pas fait preuve, lui. Car au lieu d'aller chercher son fils à sa sortie de prison, Patrick Fabas s'était enfermé dans son atelier. Il avait éteint son téléphone portable en espérant que Matthieu comprendrait le message et que Bruno, son meilleur ami, ne viendrait pas non plus le harceler jusqu'au dernier moment pour qu'il y aille.

Des années que Bruno le tannait pour qu'il rende visite à Matthieu ! Des semaines qu'il lui demandait s'il avait l'intention d'aller l'attendre le jour de sa libération. Bruno ne cessait de lui répéter qu'un fils reste un fils, quoi qu'il ait fait.

Il ne mesurait pas que Matthieu était un problème avant de commettre un meurtre... Un poids, une honte. Qu'est-ce que la prison aurait pu changer à cela ?

L'aspect criminel de son geste n'était pas ce qui dérangeait son père. La morale, c'était pour les moutons.

Ce que Patrick Fabas ne supportait pas, c'était la manière dont Matthieu avait tué ce type. L'absence de panache.

Surtout, il lui reprochait de s'être fait attraper. Tuer comme Matthieu l'avait fait pour se faire ensuite coincer frisait le ridicule.

Il le lui avait dit lors de leur dernière conversation au parloir : « Même ça, tu t'es débrouillé pour le foirer. » Ces mots qu'il avait prononcés résonnaient encore en lui aujourd'hui.

Il avait toujours été dur avec son fils. Il se demandait s'il n'aurait pas dû l'être un peu moins, ou davantage. Il n'avait jamais su comment s'y prendre. Les enfants étaient déjà compliqués à cerner quand ils étaient normalement constitués, alors Matthieu...

Personne ne lui avait donné le mode d'emploi. Un carburateur ou une boîte de vitesses, il savait faire, mais un gamin !

La mort de Catherine n'avait rien arrangé.

Il faut dire que Matthieu n'y avait pas mis du sien. Il agissait comme une fiotte. À croire que son père aurait dû avoir des couilles pour deux !

Patrick considérait que Matthieu aurait dû forcer l'agressivité en lui, redoubler de virilité, compenser pour ne rien laisser transparaître. Or, c'est l'inverse qui s'était produit : plus le temps s'était écoulé, plus Matthieu était devenu une chochette, et plus Patrick s'était montré impitoyable.

Il s'abîmait dans les mauvais traitements qu'il infligeait à son fils. Il se voyait agir comme un monstre, assistait à cette déshumanisation de Matthieu et de lui-même sans pouvoir l'empêcher. Au contraire, c'était une spirale qui allait dans le sens du pire, vers des actes de plus en plus dégradants.

Comme la fois où il avait entendu cette chanson d'AC/DC et s'était mis à chanter « She's got balls that woman » en se tenant les testicules à pleine main et en simulant de les exhiber devant un Matthieu rouge de confusion. Le pauvre gamin était alors en seconde, il étudiait l'anglais depuis plusieurs années et comprenait très bien les paroles.

Patrick s'était trouvé dégueulasse, ce jour-là. Il avait claqué la porte au nez de son fils, enfourché sa moto et démarré en trombe.

Étrangement, son ami Bruno n'avait pas insisté. Il allait se tenir à distance quelque temps, histoire de signifier sa désapprobation, puis il reviendrait. Il essaierait de lui en toucher deux mots, à l'occasion. Il voudrait parler, lui aussi – une manie, décidément, chez les gens aujourd'hui.

Patrick prendrait ses airs d'ours mal léché et petit à petit, Bruno se lasserait. Il n'en penserait pas moins, il le mépriserait pour son attitude, mais Patrick Fabas s'en foutait. Un pote n'était pas comme une femme, on n'a pas à faire l'effort de lui plaire. Il nous prend tel qu'on est.

Matthieu, lui, avait tenu à avoir une explication, et le matin même, il s'était présenté à la porte de son père.

Peut-être envisageait-il de s'installer chez lui ? Mais ex-taulard ou pas, à trente-cinq ans Matthieu devrait s'assumer. Pas question qu'il joue les Tanguy et que père et fils vivent sous le même toit !

Il l'avait mis dehors. Et maintenant, Matthieu revenait à la charge. Patrick Fabas le trouvait gonflé – pour un peu, il aurait dit couillu.

La sonnerie retentit une sixième fois. Il ouvrit.